



Souvenirs du Mur

La chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989, m'a replongée dans des souvenirs de jeunesse, lorsque je jouais au basket au Dieppe Université Club.

La ville, avec sa mairie communiste, avait organisé un voyage en Allemagne de l'Est, à Posdam. Et voici tous les clubs partis dans un parcours un peu angoissant, avec des "vopos" partout (abréviation de *volkspolizei*, Police du peuple), nous n'avions pas intérêt à faire les marioles. Moi, une fille qui conduisait, ils m'ont suivie de près, car ce n'était pas permis chez eux.

À notre arrivée à Posdam, nous avons été hébergés dans des chambres aux airs de dortoirs rudimentaires. Les repas se ressemblaient : des patates, des patates et des patates.

Nous avons visité la ville, toujours sous surveillance. Les magasins étaient rares ; ce qui m'avait frappé était de voir une bijouterie qui n'exposait qu'une bague, une montre et un bracelet ! Le programme comprenait la visite d'une usine, les pauvres ouvriers étaient morts de trouille ; nous n'avions pas intérêt à les interroger.

Une de nos voitures a malencontreusement éclaté un pneu. Alerte générale, le convoi fut arrêté et les coffres ouverts pour vérifier si nous n'avions pas embarqué un passager clandestin. Je n'entrevois pas avec joie la fin du séjour !

Pour parler des meilleurs souvenirs, cette réunion de sport nous a permis de connaître les participants de toutes les disciplines ; nous nous sommes tous appréciés et avons mieux connu leur sport favori.

La chute du Mur m'a inspiré ces souvenirs lointains et peu nombreux, par rapport à ce que nous avons vécu, mais la mémoire me fait défaut.

Des gens ont gardé un petit bout de ce mur ; j'aurais aimé en avoir un petit fragment.

Nicole



La nuit du 4 août

Mes collègues des États généraux font preuve d'une négligence sans pareille. On est censés régler les affaires du royaume depuis que le roi Louis XVI nous a réunis. Quelle belle occasion de mettre les problèmes dans les registres et les discuter avec les représentants de la noblesse et du clergé. Eux, qui veulent nous commander, se retrouvent obligés de nous écouter et, au lieu de décider sans nous consulter, ils ne peuvent plus choisir seuls. La majorité est devenue la règle.

Mais ce soir, on n'est pas nombreux dans la grande salle de Versailles. Il faut dire que Dupuis s'est inscrit pour monter à la tribune et quand Dupuis prend la parole, on a plus envie de fuir que de l'écouter. Il a beau représenter le peuple de son Auvergne natale, il passe surtout pour un casse-pied tatillon, capable d'endormir l'assemblée avec des détails, des calculs, des exemples et des exceptions qui ne veulent plus rien dire.

Ce soir, il propose que les impôts soient les mêmes pour tous les citoyens, que les droits de justice soient retirés aux évêchés et aux abbayes, que les propriétaires de territoires supportent les charges identiques aux simples fermiers ou métayers. Et une kyrielle de réformes pour que tous, nobles, ecclésiastes, artisans ou manants, nous ayons les mêmes droits et les mêmes obligations.

L'idée n'est pas mauvaise, mais le défenseur est pitoyable.

Voilà quatre heures que Dupuis soutient son idée. Par fatigue, les quelques présents lui ont donné quitus. Mirabeau, toujours prêt à résumer en quelques mots de longues pensées, s'est exclamé :

— Messieurs, vous avez aboli tous les privilèges !

La formule est certes excellente, mais parlerons-nous encore longtemps de cette réforme, j'en doute !